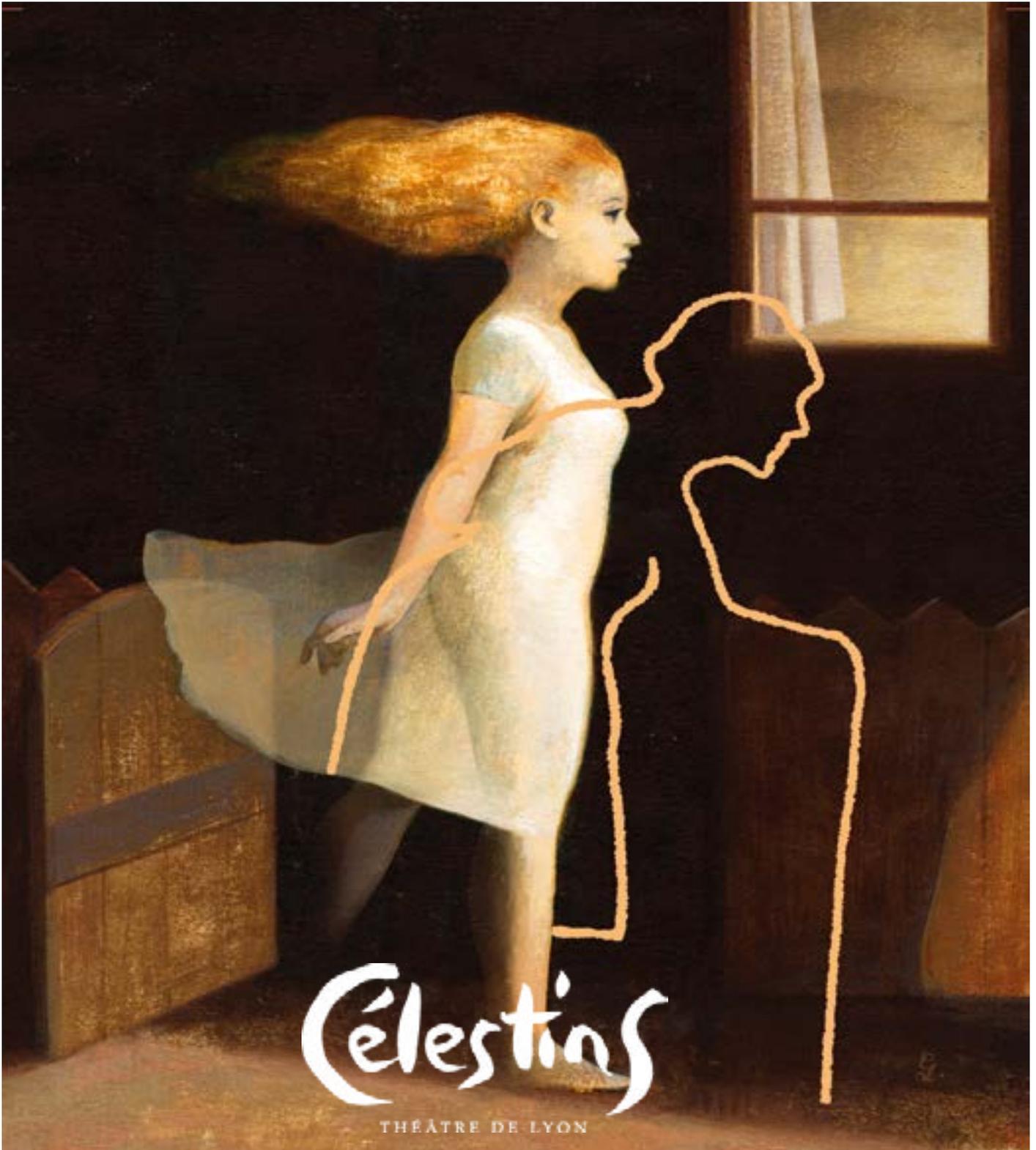


DOSSIER
DE PRESSE

DU 5 AU 7 NOV. 2015

ALBERTINE EN CINQ TEMPS

De Michel TREMBLAY / Mise en scène Lorraine PINTAL



DU 5 AU 7 NOV 2015

ALBERTINE EN CINQ TEMPS

De Michel TREMBLAY

Mise en scène Lorraine PINTAL

Scénographie : Michel Goulet
Lumière : Denis Guérette
Costumes : Sébastien Dionne
Musique : Jorane

Avec

Lise Castonguay**Eva Daigle****Martine Francke****Monique Miller****Madeleine Péroquin****Marie Tifo**

Coproduction : Théâtre du Trident – Québec
Théâtre du Nouveau Monde - montréal

CONTACT PRESSE

Magali Folléa
04 72 77 48 83
magali.follea@celestins-lyon.org

Vous pouvez télécharger les dossiers de presse
et photos des spectacles sur notre site www.celestins-lyon.org

Six mois après avoir frôlé la mort, Albertine emménage dans un foyer pour personnes âgées. À 70 ans, cette survivante est désormais guérie de « tout sauf de ses souvenirs ». Dans la solitude de sa chambre, les fantômes de son passé surgissent. L'une après l'autre, la femme qu'elle a été à différentes étapes de sa vie s'incarne. L'Albertine de 30 ans, jeune femme déjà inquiète de la rage qui bouillonne en elle ; celle de 40 ans, entièrement consumée par sa révolte ; l'affranchie de 50 ans, enfin satisfaite de son sort ; la défaitiste de 60 ans qui s'anesthésie aux médicaments...

Autre fantôme surgi du passé : Madeleine, sa douce sœur dont le petit bonheur « médiocre » contraste avec l'existence — et le tempérament — tragique d'Albertine, ruinée par son incapacité à communiquer avec deux enfants difficiles et, ultimement, par la mort prématurée de sa fille Thérèse. À travers cette étonnante confrontation d'Albertine avec elle-même, échange qui évolue entre la lucidité et l'incompréhension, entre le déni de l'avenir et la honte face au passé, Michel Tremblay dessine le portrait complexe et fracturé de l'un de ses plus grands personnages : celui d'une femme marquée par le sentiment d'impuissance et par la culpabilité. Une destinée universelle qui questionne les limites de nos choix existentiels et notre capacité de survivre malgré la fatalité. Comme la benjamine de ses personnages, Albertine, en cinq temps a atteint sa trentième année. Mais on pourrait aussi dire que la pièce n'a pas d'âge.

Marie Labrecque

ALBERTINE A 30 ANS

Depuis trois décennies, cette œuvre — écrite en deux semaines tout au plus ! — démontre sa pérennité et son universalité.

C'est à l'automne 1984 qu'est créée la pièce, d'abord au Théâtre français du Centre national des Arts, à Ottawa, puis au Théâtre du Rideau Vert, à Montréal. Le metteur en scène André Brassard, complice de toujours et grand accoucheur scénique de Michel Tremblay, a réuni pour l'occasion un prestigieux sextuor d'actrices : Paule Marier (Albertine à 30 ans), Rita Lafontaine (40 ans), Amulette Garneau (50 ans), Gisèle Schmidt (60 ans), Huguette Oligny (70 ans) et Muriel Dutil (Madeleine).

D'emblée, la pièce est reconnue comme un chef-d'œuvre ; un qualificatif d'exception que tant La Presse que Le Devoir n'hésitent pas à employer. Le « plus impressionnant drame théâtral que l'on ait vu à Montréal depuis des années », écrit notamment le critique Robert Lévesque. Quant à l'Association québécoise des critiques de théâtre, elle attribuera au spectacle son Prix de la Meilleure production.

Onze ans plus tard, une nouvelle production vient confirmer le statut de classique d'Albertine. Cette fois, cet univers entièrement féminin est porté par la vision d'une femme : la metteuse en scène Martine Beaulne. La nouvelle distribution brille également de tous ses feux : Sylvie Drapeau, Élise Guilbault, Sophie Clément, Andrée Lachapelle et Monique Mercure incarnent les Albertine, dans l'ordre chronologique des âges, tandis que Guylaine Tremblay campe leur sœur.

Accueilli avec grand enthousiasme, ce spectacle de l'Espace GO connaîtra une carrière très prolifique. Il sera d'abord repris à l'Usine C en mars 1997, avant de partir en tournée à travers la province avec la même équipe, à l'exception de Macha Limonchik qui a pris la relève de Sylvie Drapeau. Au début de l'an 2000, les comédiennes joueront une ultime reprise de la pièce à GO.

Cette production théâtrale sera même immortalisée sur d'autres plateformes. Elle fait ainsi l'objet d'une captation audio — avec la distribution originale — réalisée par Line Meloche. Le CD est le second disque offert, sur étiquette Audiogram, en collaboration avec Radio-Canada, dans la collection Coups de théâtre.

En l'an 2000, la société d'État diffuse par ailleurs la pièce au petit écran, un téléthéâtre coréalisé par André Melançon et Martine Beaulne.

À Québec, la pièce est aussi montée au Périscope en 1994 par le Théâtre de la Commune. Les Albertine y empruntent les visages de Joanne Émond, Marie-Ginette Guay, Odette Lampron, Denise Verville, aussi metteuse en scène, et de Denise Gagnon.

Quant à Madeleine, elle est incarnée par Lise Castonguay, nulle autre que l'interprète d'Albertine à 60 ans dans le spectacle présenté cette saison.

Un parcours international

Depuis sa création, Albertine, en cinq temps s'est multipliée à travers le monde. Avec 150 productions*, au moment d'écrire ces lignes, le texte revendique la deuxième place au palmarès des pièces de Michel Tremblay les plus montées, après Les Belles-sœurs.

Albertine parle espagnol, allemand, catalan, danois, flamand, italien, japonais, polonais, roumain, suédois, tchèque et hindi ! La pièce a même fait l'objet d'une (légère) adaptation en... français ! une « transcription » sous la révision de Michel Ouimet, un comédien québécois établi à Paris, pour sa présentation en 1988 dans un théâtre privé de la Ville Lumière, le Studio des Champs-Élysées. C'est André Brassard lui-même, à la demande de l'auteur, qui y dirigeait six comédiennes françaises. Malgré de bonnes critiques, l'aventure parisienne, qui a connu quelques déboires (dont une grève dans les transports en commun et une fracture à la jambe d'une interprète, forçant momentanément l'interruption des représentations), a tourné court.

Dans près de la moitié des productions, Albertine s'exprime en anglais. Dès 1985, on peut voir une version anglophone au théâtre montréalais Centaur, mise en scène par le directeur Maurice Podbrey. Le Tarragon Theatre de Toronto — où furent présentées au cours des années tant d'œuvres de Michel Tremblay — s'empare aussi rapidement de la pièce. *Albertine, in Five Times* vaudra d'ailleurs au dramaturge un prestigieux Chalmers Award. Dirigé et cotraduit par Bill Glassco, ce spectacle tournera durant l'été 1986, avec des arrêts à Vancouver, Edmonton, Saskatoon, dans le West End londonien et jusqu'au Festival d'Édimbourg, en Écosse, où le théâtre de Tremblay semble jouir d'une résonance particulière. En 1998, la compagnie Clyde Unity promène ainsi dans sept villes écossaises une production d'Albertine, traduite en langue vernaculaire locale par Martin Bowman.

Évoluer avec le temps

Si *Albertine, en cinq temps* nous démontre quelque chose, c'est à quel point le contexte, l'âge, les étapes de la vie peuvent influencer sur un être. À l'instar de sa protagoniste, chaque production de l'œuvre est aussi teintée par le passage du temps, l'époque où elle prend forme.

Lorsque l'Espace GO a présenté la pièce à l'automne 1995, le Québec jouait ainsi son avenir, se préparant à un deuxième référendum sur la souveraineté. Dans une entrevue au Devoir en 2000, la metteuse en scène Martine Beaulne faisait ce constat : « Avant le référendum, la notion de désobéissance résonnait beaucoup chez les spectateurs ; après l'échec de ce dernier, c'est l'impuissance qui prenait le dessus. » En 2014, qu'est-ce que notre réaction au tragique destin d'Albertine révélera sur l'état de la société québécoise ?

Marie Labrecque

UN DIALOGUE À CINQ VOIX

La structure fait souvent la force, et l'originalité, des plus grandes pièces de Michel Tremblay. De *À toi pour toujours, ta Marie-Lou au Vrai Monde ?*, le dramaturge y joue avec l'espace et le temps, fait cohabiter les niveaux de réalité pour mieux exposer des vérités fondamentales.

Albertine, en cinq temps s'assoit ainsi sur une idée puissante : représenter le dialogue intérieur d'une femme, qui dresse un bilan de son existence, en personnages incarnant autant d'âges. Un morcèlement en cinq voix qui permettra peut-être à cette Albertine revenante, rescapée d'une brève mort clinique, de regarder sa vie en face et de cheminer vers une meilleure compréhension d'elle-même.

La pièce s'amorce donc avec l'Albertine septuagénaire, cantonnée dans un lieu où elle ne peut ni se « révolter, ni se sauver », où elle ne peut que se souvenir. Après le monologue d'exposition, les autres Albertine apparaissent graduellement, suivant l'ordre chronologique. Chacune est campée dans un univers propre (l'énergique quinquagénaire est la seule à se déplacer), d'où elles peuvent se voir et s'entendre, mais qui est délimité par des odeurs spécifiques — on connaît le pouvoir d'évocation de la mémoire olfactive... Puis Madeleine émerge, du même espace que sa sœur trentenaire, mais libre de se promener d'un univers à l'autre.

L'œuvre se déroule en un seul acte, sans division en scènes, en temps continu : au crépuscule, durant cet intervalle fantomatique compris entre la tombée de la nuit et la levée de la lune. Et sans véritable action.

Dans cette pièce qui aborde notamment le thème de l' (in)communication, seule la parole propulse la montée dramatique.

Je est une autre

Albertine déploie une complexe partition entrecroisée. Duos, trios, échanges lapidaires à plusieurs, dialogues ou — parce que les Albertine ne s'écoutent pas toujours — soliloques courant en parallèle. Sans oublier de longs monologues/confessions où chacune a l'occasion de raconter un épisode majeur de son existence.

Avec le recul apporté par l'âge — et sa résurrection —, l'Albertine de 70 ans intervient souvent pour encourager ses egos à parler, les prévenir, rectifier leurs assertions, donner raison à l'une, et semoncer l'autre. Et c'est elle qui commandera la seule action concertée entre toutes, à la fin.

Les Albertine des âges du « milieu » s'immiscent souvent dans les échanges ou monologues des autres. Les interventions intempestives de la quadragénaire et de la sexagénaire — essentiellement négatives, contradictoires — ne sont d'ailleurs pas toujours bien accueillies, quand elles ne sont pas carrément ignorées par les autres.

À l'opposé, Albertine à 30 ans reste en dehors de plusieurs discussions concernant des événements qu'elle n'a pas vécus.

Contrairement aux autres, la benjamine n'est confrontée avec aucune incarnation de son passé, et elle semble très collée sur l'horizon de ses préoccupations présentes, très prise par sa propre réalité : la raclée qu'elle vient de donner à Thérèse, événement qui a précipité sa venue à la campagne. Ses conversations avec Madeleine, sa principale interlocutrice, portent aussi sur cet environnement, sur sa description physique concrète : couleurs, senteurs, bruits, température...

Une certaine nostalgie semble entourer ce lieu, si important dans la pièce. La maison de Duhamel, où est née la mère d'Albertine, apparaît comme une sorte de paradis perdu pour ce personnage qui peste contre l'impuissance de sa vie.

Quintette discordant

Le destin malheureux d'Albertine semble évoluer selon un cycle de dix ans. D'où de profondes transformations, voire de radicales ruptures, d'un personnage à l'autre. Les cinq Albertine semblent ainsi se partager plus ou moins en deux camps. Tandis que la quadragénaire et la sexagénaire sont prisonnières de leur négativité, les Albertine des décennies impaires (30, 50, 70 ans) montrent encore un certain optimisme face au futur, ou à tout le moins une faculté d'émerveillement devant la vie. On verra ainsi ces trois-là parler d'une seule voix pour exalter les étoiles. Par contre, la trentenaire, celle dont potentiellement « dépendent » toutes les suivantes, paraît posséder des caractéristiques des deux groupes. Déjà enragée, elle laisse présager l'agressivité de son aînée immédiate. Similitudes que le texte expose notamment en montrant l'une compléter la phrase de l'autre.

Ce réseau d'affinités et de dissemblances entre les personnages semble déterminer la partition, les échanges se construisant beaucoup par approbations ou oppositions. Il y a ainsi plusieurs confrontations entre les âges successifs, et notamment beaucoup d'interactions hostiles entre la septuagénaire et sa cadette. Comme si le souvenir du passé récent était plus pénible à supporter, la généralement compréhensive Albertine à 70 ans ne peut sentir sa geignarde version de 60 ans. Pourtant, la doyenne des protagonistes évoluera au fil de la pièce. A lors qu'elle pouvait à peine admettre son existence au début, elle finira par questionner sa cadette sur la mort de Thérèse, apogée dramatique de son histoire — et de la pièce. Comme si, en confrontant délibérément ce qui est vraisemblablement le pire souvenir de sa vie, Albertine tentait de se réconcilier avec son passé.

Vers l'unification

Mais ce n'est qu'à la dernière ligne qu'elles unissent leur voix en chœur. Madeleine rentrée dans la maison, les Albertine se retrouvent entre elles. Elles semblent d'abord renvoyées chacune à leur propre univers, leurs préoccupations. Jusqu'à ce que la lune — ce symbole maternel — apparaisse. Un astre qui pourrait être commun à toutes, alors que précédemment d'autres éléments physiques (les oiseaux, les odeurs) étaient distincts pour chacune.

Dirigés par leur aînée, ces personnages qui se sont opposés, contredits, pendant la majeure partie de la pièce posent donc un geste conjoint, tentent une communion.

La pièce converge ainsi vers une tentative de fusion. Vers l'espoir qu'Albertine à 70 ans, qui a accepté l'idée de sa mort prochaine, va peut-être parvenir à concilier harmonieusement toutes ses facettes, et à faire la paix avec elle-même.

Marie Labrecque

Homme à femmes

Albertine, Nana, Thérèse, Marie-Lou, Carmen... L'œuvre de Michel Tremblay, romanesque comme théâtrale, accorde une place de choix aux personnages féminins. On pourrait même arguer que ces fortes figures y tiennent le haut du pavé. Sa théâtregraphie compte quelques pièces uniquement peuplées de femmes : Albertine, en cinq temps, Les Belles-sœurs, L'Impromptu d'Outremont, Surprise ! Surprise !, Le Paradis à la fin de vos jours.

Surtout, peu d'écrivains masculins auront aussi bien su faire parler les Québécoises.

Donner une voix à leur détresse, leurs frustrations, leur colère, leur impuissance, leur révolte. Avec lucidité, mais empathie.

Dans l'ensemble, l'univers de Michel Tremblay braque les projecteurs sur les groupes en marge du pouvoir: gays, travestis, ouvriers ou personnages issus de la classe populaire et, à l'époque où se déroulent généralement ses récits, les femmes. Née à la fin des années soixante, à peu près à la période où les revendications féministes s'apprêtaient à ouvrir la porte à des bouleversements sociaux, son œuvre a montré l'aliénation de leur condition et les destins limités qui leur étaient alors offerts. Cette fiction met en lumière des mères de famille emprisonnées dans leur « maudite vie plate », des femmes « perdues » par l'amour, des vieilles filles, des guidounes de clubs et des waitresses tirant le diable par la queue. Elles étaient déjà quinze dans *Les Belles-sœurs*, la pièce inaugurale créée en 1968. Cette œuvre-choc mettait en scène la plainte d'un chœur de femmes du « peuple » et donnait accès, grâce à des monologues, à leur drame intérieur. Et notamment aux misères de la sexualité féminine, victime du manque d'éducation, de la domination des hommes et entravée par les dogmes du catholicisme.

Comment un jeune homme gay d'alors à peine 23 ans, héritier d'une société encore marquée par l'étouffante période sous Duplessis appelée Grande Noirceur, a-t-il pu se mettre aussi bien dans la peau de ces femmes ?

Harem familial

L'univers de Tremblay est grandement inspiré par son histoire familiale. Pas étonnant, donc, que l'auteur crédite cette connaissance approfondie du deuxième sexe à son milieu d'origine. Une enfance passée à l'ombre d'un clan féminin où, en ouvrant grand les oreilles, le futur dramaturge a pu découvrir leurs secrets.

Invité à expliquer la distribution toute féminine des Belles-sœurs, Michel Tremblay a d'abord relevé son envie de combler une lacune dans le théâtre québécois, qui était alors « écrit par et pour des hommes ». « Il y a aussi le fait que j'ai été élevé par six femmes à la fin des années 40. Je les ai longtemps observées. Je me suis identifié à leurs grandeurs et à leurs misères. »*

Albertine, par exemple, a un modèle dans la réalité : sa tragique tante Robertine.

En voyant la télédiffusion d'En pièces détachées, pièce où le personnage apparaît pour la première fois, et sous son vrai nom, celle-ci rendra d'ailleurs hommage à la clairvoyance de l'auteur : « Je ne m'imaginai pas que j'avais, si près de moi, un neveu qui me comprenait autant ! » Une réaction que Tremblay qualifiera de « la plus belle chose qu'on m'ait dite à propos de mes pièces. »*

Une mère porteuse...

L'œuvre de Michel Tremblay est aussi habitée par la figure maternelle. Outre les trois récits biographiques où elle joue un rôle très important, elle apparaît sous plusieurs incarnations, à commencer par le personnage éponyme de La grosse femme d'à côté est enceinte. La merveilleuse Nana est ensuite mise en valeur dans la pièce *Encore une fois, si vous permettez*, où l'auteur rend hommage à celle à qui il doit son imagination fertile, puis dans sa suite, la fantaisiste Le Paradis à la fin de vos jours. Enfin, depuis 2008, de nombreux romans retracent la jeunesse de Rhéauna. Les quatre volumes de la Diaspora des Desrosiers — ainsi que quelques livres « intercalaires » ou dérivés — font la part belle, non seulement à la Saskatoise, mais à plusieurs autres personnages féminins gravitant dans la famille.

Notons d'ailleurs que depuis une décennie, la presque totalité des romans signés par Tremblay mettent en vedette des personnages féminins. À ceux de la Diaspora, il faut ajouter Céline Poulin, la diariste « naine » de la trilogie des Cahiers (noir, rouge, bleu). Ces livres — qui se conjuguent tous au passé, à des époques plus ou moins lointaines — ne mettent pas uniquement de l'avant un point de vue féminin, ils sont aussi portés par des personnages de femmes fortes, qui doivent généralement se débrouiller par leurs propres moyens. Les trois sœurs Desrosiers, mère et tantes de Rhéauna, vivent ainsi sans homme « dans une société où c'est plutôt mal vu ». « Elles font office de curiosités dans ce monde régi par les hommes où les femmes [...] ne profitent d'aucune indépendance ou liberté », écrit Tremblay dans La Traversée de la ville (Leméac/Actes Sud, 2009). Quant à l'héroïne atypique d'Au hasard la chance (2012), l'autonome Ti-Lou, elle avait choisi délibérément sa vie de prostituée de luxe...

Toutes n'ont pas cette occasion de s'en sortir, loin de là, dans le monde de Tremblay.

Sur scène, comment oublier les cris d'impuissance d'Albertine, de Marie-Lou ? Ou de Madeleine, la femme au foyer négligée par un mari infidèle, qui choisit le mutisme dans Le Vrai Monde ? Et qui reprochera à son fils, « Si t'as jamais entendu le vacarme que fait mon silence, Claude, t'es pas un vrai écrivain! » Qu'il laisse libre cours à leurs récriminations ou qu'il célèbre leur courage et leur détermination, Michel Tremblay, lui, a su entendre ce qui se cachait dans le cœur des femmes.

Une faculté qui explique en partie le succès et l'universalité de son œuvre.

Marie Labrecque

* Pièces à conviction, Entretiens avec Michel Tremblay, Luc Boulanger, Leméac, 2001.

1 Hélène Loïselle dans À toi, pour toujours, ta Marie-Lou, m.e.s. André Brassard, Théâtre de Quat'Sous, 1971. Photo : André Cornellier.

2 Maude Guérin dans Le Chant de Sainte Carmen de la Main d'après Sainte Carmen de la Main de Michel Tremblay, livret, paroles et m.e.s de René Richard Cyr, musique Daniel Bélanger, Spectra/B-14 Productions/TNM, saison 2012-2013. Photo : Yves Renaud.

3 Marie-France Lambert (Pierrette) et Sylvie Drapeau (Thérèse) dans En pièces détachées de Michel Tremblay, m.e.s. René Richard Cyr, TNM, saison 1994-1995. Photo : Yves Renaud.

4 Monique Miller (Lucille) et Luce Guilbeault (Thérèse) dans le téléthéâtre En pièces détachées, réalisé par Paul Blouin et diffusé sur les ondes de Radio-Canada en 1970. Photo : André Le Coz. © Radio-Canada



Émilie Bibeau, Albertine, 30 ans

Sa vivacité, son énergie ont vite conquis les publics. Depuis une décennie, cette diplômée du Conservatoire d'art dramatique de Montréal enfile les rôles sur les différentes scènes montréalaises. On l'a ainsi vu dans *Le Vrai Monde ?* chez Duceppe, dans *L'Effet des rayons gamma* sur les vieux garçons au Théâtre du Rideau Vert, dans *Gertrude (Le Cri)* à l'Espace GO, dans *Ce moment-là* à La Licorne, ou dans *Furieux et désespérés* au Théâtre d'Aujourd'hui. Quant aux spectateurs du TNM, ils reconnaîtront en elle la mordante Polly de *L'Opéra de quat'sous* et la fragile Ophélie d'*Hamlet*. Au petit écran, la jeune comédienne est devenue un visage familier grâce à des rôles, notamment, dans *Annie et ses hommes*, *Tout sur moi*, *Tranches de vie* et *Unité 9*. En 2013, elle est devenue la vedette d'*Émilie*, un projet transmédia alliant web, téléphonie et cinéma.

« Au début de la pièce, alors qu'on la découvre émerveillée devant la nature, on pense qu'Albertine va incarner la jeunesse, avec ce qu'elle comporte d'innocence et d'enthousiasme. Mais on réalise vite qu'elle est déjà passablement détruite, car elle est déchirée par une rage contenue. Elle est pleine de combats intérieurs. Elle est prisonnière de son rôle social et de son époque ; mais elle a la lucidité de réaliser que l'une des causes de son malheur vient de sa difficulté à nommer ce qu'elle vit. Ça me touche, ce constat d'incapacité au bonheur, ce sentiment d'être condamnée d'avance, surtout à un si jeune âge... Pour une comédienne, ce sont des zones très riches à explorer.

C'est une partition qui demande à la fois une grande précision technique, et un total abandon aux émotions.



Eva Daigle, Albertine, 40 ans

Issue du Conservatoire d'art dramatique de Québec et récipiendaire du Prix Janine-Angers 2009, cette comédienne multiplie les engagements dans les théâtres de la capitale parmi lesquels le Théâtre Sortie de secours, le Théâtre des Fonds de tiroir, l'Ubus Théâtre, le Théâtre des Confettis et le Théâtre du Sous-marin jaune. Au Trident, elle incarne les rôles-titres dans *Le Cid*, *L'Asile de la pureté* et *Madame de Sade*. À la Bordée, on la retrouve dans *En pièces détachées* et *La Gloire des filles à Magloire*. Au Périscope, elle participe au populaire cabaret *Show d'vaches* au Bitch Club Paradise. Les Montréalais, pour leur part, ont pu découvrir son talent dans *Couche avec moi (C'est l'hiver)* de Fanny Britt, à l'Espace GO, ainsi que dans *À quelle heure on meurt?* au Théâtre Denise-Pelletier. Sa première rencontre avec le personnage d'Albertine a eu lieu en 2012 dans *Thérèse et Pierrette à l'école des Saints-Anges* sur la scène du Trident ; la seconde, la même année, dans la lecture des Bonbons assortis réalisée conjointement par le Trident et le Musée de la civilisation. « J'aborde avec humanité ce personnage qui est difficile à aimer pour ses proches, à cause de sa mauvaise foi et de son entêtement.

À 40 ans, sa rage prend toute la place et l'empêche de poser un regard rationnel sur les choses. Ignorante, mal mariée, profondément blessée, pauvre, avec deux enfants qui la déroutent, elle n'a rien à quoi se raccrocher. Elle a donc choisi de tout abandonner à sa colère et à sa frustration ; c'est tout ce qui lui reste. C'est l'énergie qui la tient encore en vie. Le cri qu'elle lance à la face de son monde, pour dire qu'elle existe, qu'elle souffre, qu'elle est dépassée.

Albertine est une mère. C'est là que la douleur est la plus vive. Et comme elle est entière et passionnée, son amour lui fait si mal qu'elle paralyse, et elle s'enfoncé dans une spirale de culpabilité sans rédemption.

Elle refuse de s'ouvrir à ce que les autres Albertine, ou même Madeleine, pourraient lui apporter. Comme un enfant, elle est égocentrique, obstinée et recherche (mal) de l'attention. Son réconfort, si elle en a un à ce moment-là, est de s'enorgueillir, en quelque sorte, de son grand malheur tragique, et de lui donner une raison d'être. »



Marie Tifo, Albertine, 50 ans

À la télévision, elle s'est frottée au *Vrai Monde ?* et à *Bonjour, là, bonjour*. Difficile de concevoir qu'elle n'ait jamais joué Michel Tremblay au théâtre, tant cette grande comédienne occupe une place importante dans l'imaginaire québécois. Des personnages de premier plan au petit écran (*Le Parc des braves*, Montréal P.Q.) ; des rôles primés au cinéma (l'inoubliable *Les Bons Débarras*, *T'es belle Jeanne*, *Kalamazoo*). Elle triomphe aussi à la scène, puissante en *Mère Ubu*, en *Mère Courage* ou en mère d'*Hamlet*... Seulement au TNM, dans les deux dernières décennies, on recense une dizaine de rôles, la plupart sous la direction de Lorraine Pintal, avec laquelle l'actrice a noué une complicité artistique évidente depuis le mémorable *HA, ha !...*, en 1990.

Ajoutons *Les Beaux Dimanches*, *Les Sorcières de Salem*, *L'Hiver de force*, *Une adoration*. Et sa peinture vibrante de Marie de l'Incarnation dans le solo *La Déraison d'amour*, pour lequel le public lui décerne un prix Gascon-Roux en 2009.

« J'avais 18 ans quand j'ai vu la création des *Belles-sœurs*. Ce fut un choc d'entendre cette langue québécoise. Cela a tout remis en question. Quarante ans plus tard, c'est un grand bonheur de jouer Tremblay sur scène. Et mon personnage est une petite merveille. Elle est complètement différente des autres Albertine, parce qu'à 50 ans, elle s'est trouvée. C'est un moment heureux de sa vie. Le travail, c'est la liberté pour elle.

Elle est valorisée pour la première fois. Ce personnage porte le côté lumineux d'Albertine. Son énergie est tournée vers l'extérieur. Elle peut être elle-même parce qu'elle s'est libérée du poids de ses enfants.

Elle a posé un geste énorme et, enfin, elle vit. D'une certaine façon, elle est dans la fuite, et son univers va bientôt la rattraper...

Mais pendant ces années de bonheur, on voit l'Albertine qu'elle aurait pu être. »



Lise Castonguay, Albertine, 60 ans

Cette comédienne ancrée à Québec connaît bien l'univers de Michel Tremblay, qu'elle a joué une demi-douzaine de fois. Elle incarnait ainsi Madeleine dans une production d'*Albertine, en cinq temps* au Théâtre de la Commune, il y a vingt ans, et a défendu le rôle-titre d'*À toi, pour toujours, ta Marie-Lou*, à la fois au Trident et au Théâtre Denise-Pelletier. Sollicitée pour les classiques comme pour les textes québécois, elle a travaillé avec Robert Lepage (*Circulations*, *Roméo et Juliette*, *Lipsynch*) et tourné en Europe avec deux pièces montées par Wajdi Mouawad, *Rêves* et *Les Trois Sœurs*, qu'on a pu applaudir au TNM en 2005. Son interprétation dans *Mephisto*, en 1996, a été honorée par deux récompenses, dont un Masque, tandis qu'elle a récolté le Prix Paul-Hébert pour *Le Colonel et les oiseaux* (2004) et le Prix Janine-Angers pour *Tom à la ferme* (2012). Au cinéma, Bernard Émond (*La Femme qui boit*, *20 h 17 rue Darling*, *La Neuvaine*, *Tout ce que tu possèdes*) lui confie régulièrement des rôles.

« À 60 ans, Albertine est dans le désespoir total. Je pense qu'elle aurait préféré ne pas survivre à sa fille. Je n'ai pas commencé à travailler le rôle, mais à la relecture, je la sens en état de choc, incapable de réagir.

Comme si plus rien ne valait la peine d'être vécu. Elle a énormément d'amertume : c'est ça la vie, traverser des épreuves semblables ? Tout ça en vain. Elle voit tout en noir. Pourtant, elle aura survécu jusqu'à 70 ans. Ma quête est de trouver comment elle a réussi à s'en sortir. Elle porte quand même en elle l'énergie de ses 50 ans, la révolte de ses 40 ans, qui sont un moteur.

Elle est tellement au bout de tout, qu'elle finit par avoir un peu d'humour. Elle me fait beaucoup penser à Marie-Lou, que j'ai jouée, et qui est aussi très sombre. Ce sont deux petites sœurs ! »



Monique Miller, Albertine, 70 ans

Cette grande dame du théâtre a-t-elle encore besoin de présentation ? Depuis six décennies, elle fait sa marque à la radio, à l'écran (Septième Nord, Montréal P.Q.), au cinéma (où elle travaille entre autres avec Claude Jutra, Denys Arcand, Robin Aubert) et sur scène, grâce à sa forte personnalité et à la rigueur de son art. D'une grande polyvalence, elle aura aussi bien créé Marcel Dubé (*Zone*) et Claude Meunier (*Les Voisins, Appelez-moi Stéphane*) que joué Shakespeare, Claudel ou Albee. Sa relation avec le TNM remonte presque à la fondation de l'institution.

Dès 1952, elle décroche un rôle dans la reprise du spectacle inaugural, *L'Avare*. Parmi les nombreuses collaborations qui suivront, mentionnons *Andromaque*, dirigée par Lorraine Pintal, où elle joue Oreste, *Le Temps et la chambre* et *La Cerisaie*, tous deux montés par Serge Denoncourt. Ce metteur en scène lui offrira plusieurs rôles importants, dont *Je suis une mouette (non, ce n'est pas ça)* d'après Tchekhov, *Décadence*, pour lequel elle récolte un Masque en 1999, et, tout récemment, *Le Diable rouge* à la Compagnie Jean Duceppe. L'automne dernier, elle s'illustre dans la création *La Corneille*, au Rideau Vert. On la vit même se risquer à la danse dans *Fragments – volume 1*, un solo de 16 minutes créé pour elle par le chorégraphe Sylvain Énard.

« Mon personnage est à la fin de sa vie. Elle en fait le bilan. Elle est plus sereine désormais, mais d'une sérénité lucide. Elle croit encore à la vie. C'est elle qui apaise le cœur des autres Albertine, et elle les encourage à se révéler. C'est avec son ego de 60 ans que ses relations sont les plus difficiles: elle en a honte, elle s'en veut d'avoir sombré. Elle-même pourrait se trouver des excuses, vu les tragédies qu'elle a vécues.

Mais elle ne se pardonne pas beaucoup... De Michel Tremblay, je n'avais joué qu'*En pièces détachées*, à la télévision. Je suis donc très contente. J'ai vu deux productions d'Albertine, dont la création à Ottawa, et ce fut un choc. Quelle grande pièce ! Je pense à Huguette Oigny, récemment décédée, la créatrice de mon rôle. Elle était merveilleuse ! »



Lorraine Côté, Madeleine

Figure incontournable dans le paysage théâtral de la Vieille Capitale, véritable femme-orchestre, elle joue, écrit, dirige, en plus d'enseigner au Conservatoire d'art dramatique de Québec depuis 1998.

Elle a participé à la mythique création de *La Trilogie des dragons et des Plaques tectoniques*, dirigées par Robert Lepage, ce qui lui a permis de tourner longtemps à l'étranger. On lui doit la cofondation, en 1995, du populaire Théâtre du Sousmarin jaune, auquel elle a aussi prêté ses talents de marionnettiste (*Candide, La Bible*). Membre du Théâtre Niveau Parking depuis 1987, elle y a notamment interprété *BU-REAUtopsie, Jeanne et les anges, On achève bien les chevaux* et la création collective *Lentement la beauté*, tous présentés dans des théâtres montréalais. Elle signe aussi des mises en scène, autant pour sa compagnie que pour d'autres théâtres. À la Bordée, elle a ainsi monté *Bonjour, là, bonjour, Hedda Gabler, Fin de partie, En attendant Godot et High Life*, ces deux dernières productions ayant été récompensées d'un Masque. Comme interprète, elle a aussi reçu cette distinction pour le rôle-titre de Marie Tudor, en 2004.

« Madeleine est un personnage discret. Elle est la confidente d'Albertine, celle qui tente de l'apaiser, de la raisonner, de la consoler. Elle évoque ces figures de confidentes dans les classiques français elle est la Cléone d'Hermione, la Phénice de Bérénice. Cependant, Madeleine a une vie bien à elle. Une vie qui la rend heureuse. À l'opposé de sa soeur Albertine, qui voit de la tragédie en tout, elle choisit d'y voir de la félicité. Madeleine peint tout en rose, se brosse un paysage parfait de son existence afin de demeurer dans l'idyllique panorama de Duhamel, son village, tandis qu'Albertine épuise ses tubes de laque noire... »

Michel Goulet

Artiste public numéro un

Dans les musées et galeries d'art, sur scène, mais aussi sur les rues et places urbaines, l'art de Michel Goulet s'impose partout, au Québec comme à l'étranger. Pas de tour d'ivoire chez ce sculpteur réputé, figure majeure de l'art public, qui trouve souvent ses matériaux en récupérant des objets usuels. L'artiste originaire de l'Estrie transforme très concrètement notre environnement, grâce à sa quarantaine d'oeuvres publiques permanentes disséminées à travers le monde. La chaise, notamment, est devenue son objet fétiche et a fait sa renommée depuis l'installation de l'oeuvre *Leçons singulières Place Roy*, sur le Plateau Mont-Royal, en 1990. La même année, le sculpteur fait appel au même objet pour orner la Doris Freedman Plaza, à l'entrée du Central Park à New York. Depuis, les promeneurs peuvent admirer ses installations à Lyon comme à Toronto ou sur une plage de Vancouver.

Formé à l'Université du Québec à Montréal et à l'École des Beaux-arts de la même ville, Michel Goulet a fait l'objet de nombreuses expositions, dont une rétrospective au Musée d'art contemporain de Montréal en 2004. En 1988, il est choisi pour représenter le Canada à la prestigieuse Biennale de Venise. Aussi enseignant, il a transmis ses connaissances en sculpture aux étudiants de l'Université d'Ottawa (1974–1987), puis à ceux de l'UQÀM (1988–2004). Cumulant les honneurs, le créateur devient en 1990 un très jeune (46 ans !) lauréat du Prix Paul-Émile-Borduas remis par le gouvernement québécois pour l'ensemble de sa carrière. Une reconnaissance similaire lui est de nouveau accordée en 2008, alors qu'il reçoit le Prix du Gouverneur général du Canada. Il est fait membre de l'Ordre du Canada, quatre années plus tard.

Le plasticien entretient par ailleurs une rare collaboration avec le théâtre, pour lequel il a souvent imaginé des espaces impressionnants, complexes, défiant la gravité. Plus d'une douzaine de décors en vingt ans, depuis sa contribution remarquée à *Roberto Zucco*, où sa vertigineuse scénographie, faite de passerelles suspendues, est couronnée par trois prix, dont un Masque attribué par l'Académie québécoise du théâtre. Il amorce alors une fructueuse collaboration artistique avec la compagnie de création UBU et son directeur, le metteur en scène Denis Marleau. Michel Goulet met ainsi sa griffe sur *Merz Variétés*, créé à Beaubourg ; *URFAUST*, récipiendaire d'un autre Masque de la meilleure scénographie ; *Les Reines*, Ce qui meurt en dernier ; *Nathan le sage*, monté à la Cour d'honneur du Palais des Papes et *Le Petit Köchel* qui a lui aussi vu le jour au Festival d'Avignon. Le sculpteur imagine également l'environnement visuel de l'opéra *Le Château de Barbe-bleue* que monte Marleau au Grand Théâtre de Genève, et du *Agamemnon* qu'il met en scène à la Comédie-Française, en 2011.

En 2012, Michel Goulet signait une première incursion dans le théâtre pour jeune public, avec *Le plus court chemin entre l'école et la maison*, créé dans le cadre du festival *Les Coups de Théâtre*.

Au TNM, on n'oubliera pas la scénographie composée de cases qu'il a érigées dans *Le Passage de l'Indiana*, une création d'*UBU*, en 1996 ; ni l'inférieur dispositif qu'il a construit pour *Huis clos*, en 2010. Deux décors récompensés par un prix Gascon-Roux voté par les abonnés.

Après la pièce de Jean-Paul Sartre et l'opéra *Le Vampire et la nymphomane*, une production de Chants Libres créée à l'Usine C en 1996, *Albertine, en cinq temps* marque la troisième association du scénographe avec la metteuse en scène Lorraine Pintal.

Marie Labrecque

FEMMES D'AUJOURD'HUI

Entretien avec Lorraine Pintal

Même si vous avez monté plusieurs auteurs québécois, vous en êtes seulement à votre deuxième mise en scène de Michel Tremblay, depuis *Hosanna*, en 1991.

Hosanna avait suivi un chemin très particulier puisque ce sont les deux comédiens, René Richard Cyr et Gildor Roy, qui avaient suggéré au directeur du Quat'Sous qu'une femme dirige la pièce. Ils voulaient avoir un autre regard ; une approche qui s'est révélée heureuse. J'ai joué Tremblay : *Sainte Carmen de la Main, Les Belles-soeurs*. Et j'ai tout lu de lui. Mais parce que certains metteurs en scène étaient très près de Michel Tremblay, très connectés à son univers, je n'avais pas l'impression de devoir combler un vide. En fait, quand j'ai découvert *Albertine, en cinq temps*, ça m'a surtout donné envie, à l'époque, de jouer le personnage à 30 ou 40 ans...

C'est lors de nos nombreuses rencontres à l'occasion de la production d'*À toi, pour toujours, ta Marie-Lou*, il y a trois ans, que Michel Tremblay m'a rappelé qu'en 2014, on fêterait le trentième anniversaire de la création du spectacle. Et spontanément, j'ai décidé de monter la pièce. Pour moi — et pour plusieurs, je pense —, c'est probablement son oeuvre théâtrale la plus accomplie. Une partition musicale à six voix, qui orchestre des chevauchements dans le temps.

Qu'est-ce qui fait d'Albertine un classique ?

Je dirais que c'est l'universalité des thèmes abordés et l'intemporalité des personnages. À mon avis, Albertine sera encore jouée dans 50, 100 ans, et va très bien traverser l'épreuve du temps, parce qu'il y est question de l'humanité profonde qui est en nous. Une humanité à la fois laide, belle, haïeuse, sereine. Et Michel Tremblay a une plume étonnante pour les personnages féminins. Quand Albertine bat sa fille, on peut penser à la violence de certaines héroïnes des tragédies antiques qui ont encore des répercussions aujourd'hui.

Il y a eu deux productions, marquantes, d'Albertine à Montréal : la création au Théâtre du Rideau Vert et celle de l'Espace GO . Comment vous situez-vous par rapport à ces visions précédentes ?

Albertine est un chef-d'œuvre, et c'est très exigeant pour un metteur en scène. Je me suis demandé si je pouvais lui ajouter une dimension qu'André Brassard ou Martine Beaulne n'avait pas déjà donnée. C'est là le défi. Le texte est tellement, encore aujourd'hui, d'une grande actualité. La pièce éclaire d'abord le rapport entre une femme et ses âmes jumelles, les diverses facettes d'elle-même, puis avec la vie en général, les difficultés qu'elle met sur notre chemin. Et si je me suis réconciliée avec l'idée de monter Albertine, c'est parce que de grands thèmes ont commencé à émerger. D'abord, la maternité. Cette femme donne naissance à deux enfants. L'une va choisir le chemin de la délinquance et mourir de manière tragique —, la pire perte pour une mère. L'autre va devenir fou et Albertine va le faire enfermer dans un asile psychiatrique. Ces deux mondes parallèles, la mort et la folie, ont commencé à prendre une place assez importante dans ma vision. Une autre piste m'est apparue très clairement : la réconciliation. L'empathie, la compassion, le pardon sont très présents dans l'oeuvre. Il est vrai que lorsqu'on entre dans l'univers d'Albertine, c'est la noirceur de la rage, de la haine de soi et des autres qui surgit. Pourtant, à la fin, l'Albertine de 70 ans ramène les autres dans son giron pour se réconcilier avec tous les aspects de sa vie, avant de vivre sa solitude dans un centre d'accueil, avec juste la télévision pour le restant de ses jours. C'est pourquoi les thèmes de la compassion, de la réconciliation inspirent ma vision de la mise en scène. La rage de l'Albertine trentenaire jusqu'à la septuagénaire, qui apprivoise un nouvel endroit, amène une belle évolution dans le récit. Il y a une paix, tout à coup. Et on termine sur un tableau assez lumineux. Avec les concepteurs, j'ai parlé d'un univers en couleur. Un univers kitsch, parce que Tremblay oppose souvent, avec génie, la grande tragédie humaine au kitsch de nos vies. Ça apporte une dimension plus ludique et plus près de l'enfance.

La pièce se déroule dans un no man's land, l'univers des souvenirs. Quelle forme prendra l'espace physique ?

Albertine fait beaucoup référence aux chaises. Cet élément m'a conduit à faire appel à l'artiste Michel Goulet, avec qui j'ai travaillé deux fois déjà. Je suis aussi partie de la notion des « solitudes habitables » de Réjean Ducharme, des espèces de petits cubes qui sont des mondes en soi. Tout ça m'a amenée à l'idée de boîtes qui contiendraient une chaise, où logeraient les Albertine... On part un peu du principe que le seul personnage concret de la pièce, c'est Albertine à 70 ans. Tous les autres sont des fantômes. Alors comment ancrer ces fantômes dans l'espace d'Albertine ? Tout est possible. C'est ce qui est formidable dans l'oeuvre de Tremblay : on doit aller vers l'imagination, l'onirisme. Un aspect métaphorique qui m'intéresse beaucoup, comme metteur en scène.

Qu'est-ce qui vous a guidée pour la distribution ? Le spectacle étant une coproduction avec le Théâtre du Trident, vous vouliez la parité entre les interprètes de Québec et celles de Montréal ?

Oui, pour moi c'est un principe de base de la coproduction et j'y tenais. Sinon, la première question qu'on se pose quand on monte Albertine, c'est la pertinence de la ressemblance des comédiennes. Je trouvais plus important d'avoir des Albertine qui n'étaient pas physiquement similaires. Un être peut tellement se transformer au cours d'une vie. Ces transformations radicales sont intéressantes.

Que cherchiez-vous d'abord chez vos Albertine ?

Du tempérament ! J'ai sélectionné la distribution avec Michel Tremblay. Il a approuvé tous mes choix. Et à mon avis, la distribution est composée de six Stradivarius...

Albertine parle beaucoup d'impuissance, notamment devant la condition des femmes à une certaine époque. Comment est-ce actuel ?

Albertine nous rappelle que les femmes sont parties de très loin. Et qu'il faut se doter de modèles féminins qui réussissent à s'affranchir, même si c'est avec énormément de difficultés, en payant le prix de la liberté. L'Albertine de 50 ans est un symbole d'une femme qui s'en sort, qui transgresse par sa volonté sa condition sociale, l'ignorance dans laquelle on l'a élevée. Je pense que le message — s'il y a un message — que Michel Tremblay lance, c'est encore une fois l'admiration qu'il éprouve pour ces femmes qui sont des battantes, qui ne baissent pas les bras devant l'adversité. Et ce qui pour moi parle encore aux gens d'aujourd'hui, c'est cette lutte constante que les femmes mènent pour acquérir leur indépendance. Et s'accomplir pleinement comme êtres humains.

Propos recueillis et mis en forme par Marie Labrecque,
avril 2013.